

LA VILLE MÉDIEVALE

ET

L'UTOPIE ABSENTE

par Eva-Marie Neumann

The following article discusses the absence of utopic ideals in the medieval city subjected to theocratic rule. It traces the history of the European city from the collapse of the Roman Empire to the dawn of the Renaissance, closely linking the evolution of the city with the development of European society.

Règne chrétien et Urbanité

Concrétisations singulières des systèmes de pensée, les villes sont le lieu d'une manifestation des forces dominantes d'une époque.

Ainsi, la Renaissance, puisant dans la pensée antique et prônant une philosophie humaniste, bouleverse l'ordre absolu du Moyen Age.

La toute-puissance de Dieu s'éclipse à la gloire de l'homme dorénavant conquérant, partenaire dans l'emprise du monde. Une nouvelle conscience sanctionne des rêves jusqu'alors inédits.

Le progrès sous toutes ses formes s'invente sans cesse, vénéré, dans les traces d'un pouvoir éternel, sans limites. Sous le signe de la raison de l'organisation, se structure une interprétation spatiale. Seuls des actes à grande échelle conviendront à une réalité urbaine davantage comprise en une vision globale et détachée.

Legs du Moyen Age, les intérêts communs vont se désintégrer à la Renaissance. Ainsi se forme une élite qui tâche d'oublier l'Age des Ténèbres et réfute avec véhémence ses villes et leurs forces édifiatrices tâtonnantes.

La ville est dès lors un objet bâti où se matérialise, sous forme d'interventions planifiées, un discours distancié. C'est aussi l'époque des écrits utopiques qui apportent des solutions idéales aux problèmes urbains.

Mais à l'encontre de la ville renaissante, la ville médiévale vécut sous l'égide d'une puissante philosophie théologique, transposée en une remarquable cohésion, précisément hiérarchisée, du milieu social et physique.

Une telle idéologie mystique chrétienne ne peut qu'influencer l'évolution et la réalisation du cadre matériel et fonctionnel de la ville médiévale. En tant que "système clos à évolution lente" celle-ci se compose en l'absence de tout discours utopique. Aspirations rationalisées, transgressions du réel qui tendent à la concrétisation, les utopies n'ont pu émerger du rigide carcan médiéval. Une société dont les espoirs sont alors entièrement investis en la foi chrétienne demeure, à toute fin pratique, stagnante. Retirée dans un monde mythologique, elle vit en attente, et se nourrit de certitudes sacrées.

L'idéal du paradis canalise ici les tourments et questionnements. Réfugiées, les âmes sont satisfaites. Et tandis que le monde est en proie à la violence, la ville se replie et le paradis reste là, promis, immuable, conjurant la petitesse des pensées humaines. Omniprésente, l'idéologie religieuse opère donc l'hégémonie de pensée dans la société médiévale, et y confond le sacré et le profane.

Pénétrés du mystère religieux, les événements, lieux et bâti de la ville côtoient et subliment l'intransigeante réalité.

Il est donc nécessaire de circonscrire le contexte urbain, tout d'abord par une esquisse historique exposant les causes sociales, politiques et économiques du développement des villes au Moyen Age, ainsi que par une description des composantes urbanistiques de ces villes, de leur monde de gestion et de ses implications, ceci de façon globale et non exhaustive.

Destruction et renaissance de la ville

Lorsque l'Empire romain occidental se désintègre aux environs du V^e siècle, corrompu, affaibli militairement et ne pouvant plus résister aux vagues d'invasions barbares, la vie urbaine s'amenuise: l'Europe entre dans l'Age des Ténèbres.

Néanmoins, l'ère mérovingienne voit se maintenir une activité commerciale autour du bassin méditerranéen. C'est au VIII^e siècle que les conquêtes arabes au sud de l'Europe en interdiront l'accès aux flottes marchandes européennes. Du même coup, cette avance de l'Islam isole l'Europe du nord et donne l'essor à la dynastie des Carolingiens.

Ce qui jadis n'était qu'un immense empire romain se retrouve maintenant scindé en deux parties, orient et occident, entre lesquelles les échanges sont devenues extrêmement difficiles.

Contraintes à une vie économique repliée sur elle-même, les villes européennes ne forment plus un réseau d'échange et chaque région subvient à ses besoins de façon autonome. Ceci provoque la stagnation du système monétaire, et, à l'or, auparavant sa base privilégiée, se substitue l'argent.

La déferlement successif des invasions germaniques, slaves, norvégiennes et danoises sur les centres portuaires et commerciaux ainsi qu'une économie de subsistance centrée sur l'agriculture jettent les bases du régime féodal et théocratique médiéval.

Sous l'emprise de la terreur, les populations paysannes demandent assistance et défense à leurs seigneurs et évêques. En retour, ceux-ci exigent la sujétion, service militaire et lourds travaux sur leurs domaines.

Les châteaux, les monastères, toutes les forteresses présentent l'attrait inestimable de la sécurité, de par leurs solides constructions défensives (ill. 1). Quant aux villes existantes, déjà dépeuplées, elles vivent dans une insécurité constante. Elles réduisent donc au maximum leur périphérie et leur espace d'occupation.

La propagation de la foi chrétienne n'est pas sans liens avec les conditions difficiles qui prévalent dès que survient la déchéance romaine. Cette doctrine s'imposa en ce qu'elle sublimait les affres de la vie terrestre et brandissait des visions d'un monde céleste, au-delà de la mort. Bien vite, elle s'appuie d'une structure hiérarchisée, qui jouit d'un pouvoir fortement terrestre, rivalisant souvent avec celui des rois séculaires.

Délégués divins de l'Eglise, les évêques font figure de puissants dirigeants. Ils occupent les villes romaines délaissées, qu'ils convertissent en villes épiscopales, centres administratifs de leurs contrées. Leurs demeures fortifiées, tout comme celles des princes, sont auprès des sujets des refuges en cas d'attaque, et constituent des noyaux urbains sur lesquels viendra s'agglomérer peu à peu une population permanente. Mais, jusqu'au X^e siècle, les résidents de ces villes sont pour la plupart directement dépendants du pouvoir en place.

Jouant un rôle similaire aux châteaux-forts du clergé et de la noblesse, les monastères apportent, en ces débuts du Moyen Age, une contribution distinctive au renouveau urbain. Issus des premières colonies chrétiennes persécutées par les Romains, ils rejettent l'opulence de l'Empire déca-



Le Duc de Berry en Voyage

Tiré de *Les belles heures de Jean de France, Duc de Berry*

dent. Cette communauté de biens et d'esprit se voue entièrement à un mode de vie ascétique. Par la retraite méditative et un travail au service de Dieu, ils aspirent à la rédemption de l'âme.

Leur isolement en fait un regroupement hautement organisé, qui assure son indépendance par une économie autarcique. De plus, ils se consacrent à la retranscription des documents de la civilisation antique et demeurent les uniques possesseurs d'un savoir. Les monastères sont donc, jusqu'à la réémergence des villes au XI^e siècle, les hauts lieux de la culture.

L'idéal monastique d'une vie commune, mettant en pratique les préceptes chrétiens, se répercute dans la vie urbaine médiévale subséquente. Non seulement les valeurs mais également certains modes d'organisation du monastère influenceront sur la ville médiévale. L. Mumford souligne dans les termes suivants la contribution des monastères:

It was here, too, that the practical value of restraint, order, regularity, honesty, inner discipline was established, before these qualities were passed over to the medieval town and post medieval capitalism, in the form of inventions and business practices: the clock, the account book, the ordered day.

Economie et croissance urbaine

Au IX^e siècle, les seigneurs, en vue de défendre leur territoire, financent la construction de bourgs fortifiés. A ces centres militaires et administratifs s'intègre rapidement une fonction commerciale. A l'abri d'enceintes protectrices se tiennent périodiquement des marchés à vocation locale. Les monastères, les villes épiscopales ainsi que ces bourgs encouragent de telles activités. Les propriétaires des lieux garantissant alors la sécurité, en échange d'un certain profit.

Les villes embryonnaires, survivantes de l'Age des Ténèbres, surent accueillir la recrudescence des activités économiques et à sa suite, des bouleversements d'importance. Des circonstances favorables permirent enfin une expansion du marché européen.

Avec les dernières invasions nordiques du X^e siècle, la conversion graduelle de ces peuples au christianisme, s'amorce le règne des Capétiens. Ils remédient à la déficience gestionnaire des Carolingiens et c'est sous le signe d'une stabilité relative que se profilent des temps nouveaux.

Au XI^e siècle, une croissance démographique suscite l'ouverture de nouveaux territoires. A l'intérieur du système féodal, des améliorations techniques et agricoles se répandent telles l'utilisation extensive de l'engrais et du moulin à eau. La productivité et le rendement augmentent nettement. Ces surplus de produits et de population s'acheminent alors vers la ville.

A la même époque, un élan religieux joint à un désir expansionniste lance le mouvement des croisades. Les biens de luxe sont remis en circulation suite aux reculs musulmans, et les grandes routes commerciales s'ouvrent à nouveau. Devant ce climat de relative confiance, les empires réinstaurent un système monétaire international.

Les villes situées sur les réseaux d'échanges connaissent la prospérité. Le développement des faubourgs à l'extérieur

de leurs murs, où s'installent principalement les marchands, en sont le principal signe. Le renouveau urbain se manifeste également par un état d'équilibre (précaire et temporaire) entre les groupes qui se partagent la ville; artisans, soldats, marchands, prêtres et moines vivent dans une véridique solidarité d'intérêts.

La noblesse guerrière, d'abord réticente à l'orientation que prennent ses bourgs fortifiés, réajuste ensuite son tir. Elle accorde peu à peu des privilèges aux citoyens des villes. Car la noblesse a malgré tout intérêt à voir se développer la ville. Elle en retire d'importants bénéfices par la subdivision de ses domaines, qu'elle offrira en location, et par des impôts et des taxes sur les produits vendus au marché.

Surtout les marchands sont avides de prendre de l'expansion, sans ambages: un dur processus de négociation débute entre la noblesse et cette bourgeoisie montante.

Élément dynamique de la ville, les marchands se dotent promptement d'associations à caractère professionnel et religieux, les guildes, et font entendre leurs revendications auprès des dirigeants. L'annexion de leur faubourg à la ville-mère est ainsi obtenue. Dès lors, ils accèdent à un statut légal privilégié, conféré par la ville à chaque citoyen: égalité et liberté de mouvement.

Les gains ainsi obtenus dans la ville amèneront l'affranchissement graduel des serfs. Pour ces populations rurales, l'attrait incontestable des villes comme lieu de production et d'échange réunis affaiblit les liens de servilité et finira par détruire une longue relation forcée au sol.

L'économie d'argent, mobile, qui fait usage du crédit et permet l'accumulation du capital, succède bientôt à l'économie protectionniste et statique propre au régime féodal. La promotion sociale de la nouvelle bourgeoisie au rang de caste dominante, côte à côte avec le clergé et une noblesse féodale essoufflée, sanctionne leur puissance et consacre un système économique encore jeune.

Dans les chartes se cristallisent les droits et obligations de cette bourgeoisie. Elles font de la ville un territoire légal distinct, muni d'institutions autonomes, ainsi s'implantent les premières administrations municipales.

Maintenant à l'apogée de son développement, la ville forme une communauté dynamique et mature.

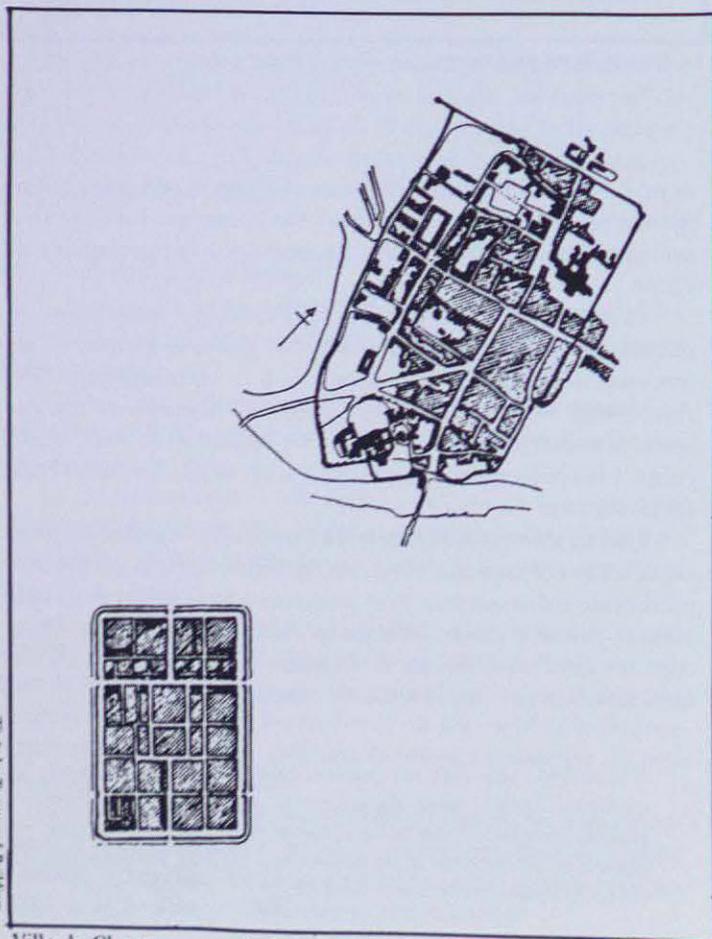
Aspects morphologiques et organisation interne de la ville

De tout temps, les forces socio-politiques et économiques ont décidé de la configuration du milieu urbain.

Or, celui-ci est davantage compréhensible à l'étude de sa formation d'origine. Trois principaux types sont identifiables: en premier lieu, les villes de fondation romaine, qui sont reprises par l'épiscopat et les monastères (ill. 2); un deuxième type est le bourg militaire, avec sa citadelle et son enceinte entourée d'une douve, qui s'adjoint une vocation commerciale; et enfin, la ville évoluée à partir d'un village. Il y a bien sûr bastides, ces villes nouvelles à plan orthogonal, ceinturées d'ouvrages défensifs, mais dans la plupart des cas, elles ne dépasseront pas un premier stade de formation.

Ces villes ont en commun la domination physique des forteresses haut-perchées de la noblesse et du clergé (ill. 3). Par souci de sécurité, les villes opteront souvent pour un site élevé et rocheux et s'entourent d'abord de fortifications en bois. Puis en s'appropriant une fonction commerciale majeure et avec l'installation d'une industrie spécialisée, elles arborent un caractère de permanence. La pierre remplace alors le bois.

Le mur est l'élément multifonctionnel déterminant de la ville médiévale. Ponctué de tours et percé de portes, il est



Ville de Chester — romaine et actuelle

prioritairement une structure défensive et un poste douanier. Il exprime aussi la dichotomie ville-campagne et les bornes d'une zone libre. Mais l'espace restreint disponible à l'intérieur du mur devient rapidement achalandé et cause une détérioration des conditions sociales et hygiéniques.

Une fois les villes fondées et établies, les anciens centres-villes, formés de monastères ou de châteaux, font place aux noyaux civiques. Réunissant les places publiques, la cathédrale et les diverses institutions administratives, ils marquent habituellement le carrefour des circulations.

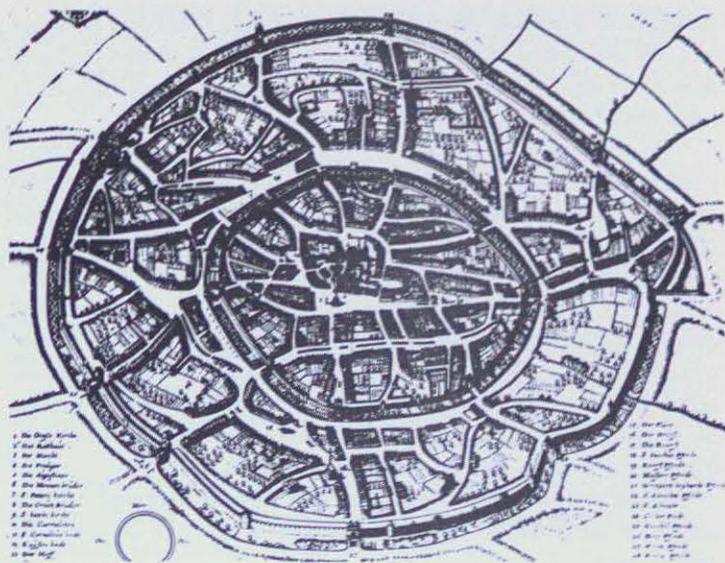
Le plan, généralement d'un genre radio-concentrique, où des rues courbes parfois intersectées enserrant le centre, exprime un double mouvement de protection et d'attraction (ill. 4). Des portes de la ville au quartier central sont tracées les rues commerciales, extensions linéaires du marché; là s'ouvrent les étroites devantures des commerces.

Le réseau de circulation, surtout consacré aux piétons, épouse la topographie. Les rues étroites et tortueuses, que moule entre ses parois le bâti, sont le théâtre de processions bruyantes et colorées.

Jusqu'au XIV^e siècle, les villes médiévales conserveront en cas de siège des espaces cultivés à l'intérieur des murs. La forme allongée des lots donne, au plus grand nombre de bâtiments, un accès à la rue.

Le regain économique du XI^e siècle est la cause prépondérante de l'apparition des faubourgs. A cette époque, l'occupation du sol entre les murs de la ville atteint un point de saturation. C'est donc à l'extérieur des fortifications, au pied des portes (où ils se soustraient aux frais douaniers) que les marchands et artisans, venus chercher fortune, prennent racine. La consolidation du pouvoir bourgeois au XII^e siècle se manifeste par l'édification d'un mur autour du faubourg et l'établissement de nouveaux marchés (ill. 5). Malgré l'acquisition laborieuse des aires d'expansion, la ville prend de l'ampleur et se complexifie.

L'omniprésence de la religion est visible dans la subdivision des villes en paroisses. De petite taille, chacune possède cependant une église, qui est son centre civique et religieux. Parallèlement, la construction d'une église par les faubourgs nouvellement formés est le geste sans équivoque d'appartenance à la ville.



Ville de Aachen, carte de 1649

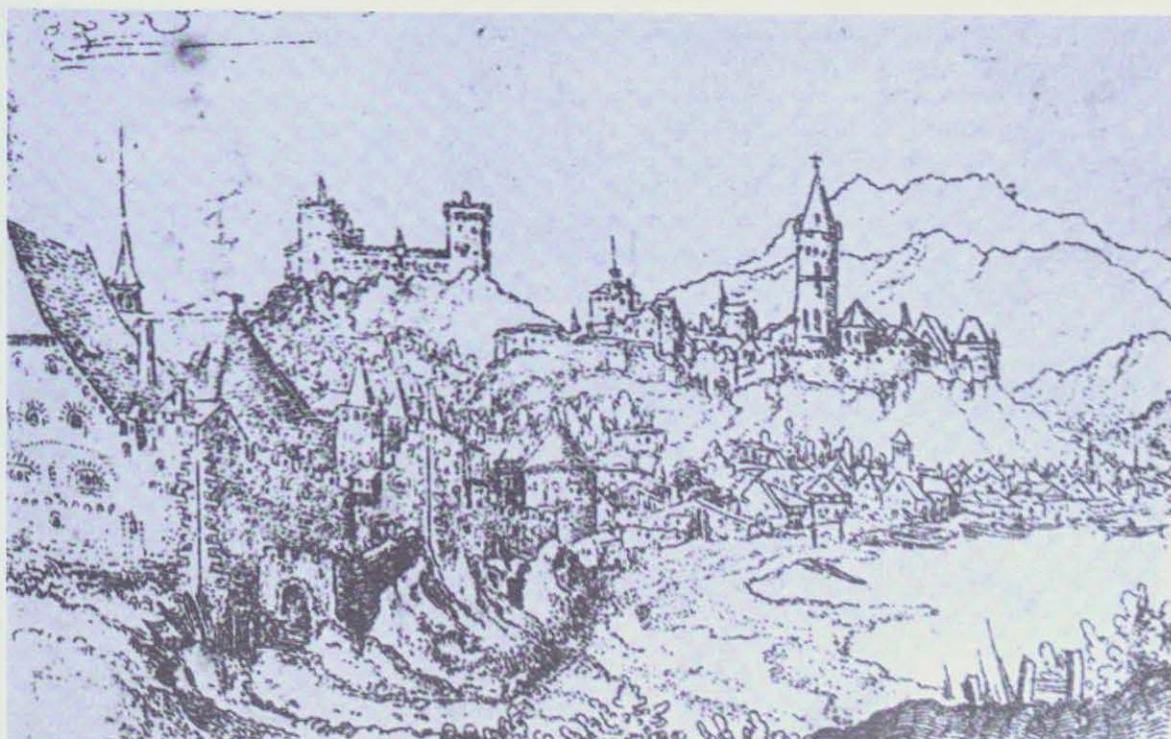
Denrée rare, l'espace dans la ville médiévale est l'objet d'une féroce compétition. Comme l'indique F. Choay:

L'espace vide n'y existe pas. Toute partie non construite n'en est pas moins élément significatif...²

Le jeu des forces privées et publiques laisse à la ville, si elle l'exige, certains lieux. Bordés de bâtiments de prestige, les places, dont la constante est la fermeture visuelle, ont une fonction première de rassemblement et d'échange commercial.

Les aménités et services offerts, tels distribution d'eau potable, proximité des notaires, d'employés municipaux, des églises et des écoles, désignent la ville comme endroit propice aux événements économiques. Selon les circulations et les mouvements aléatoires du bâti s'obtiennent divers arrangements et configurations de places, position centrale ou périphérique, près des portes, quelques évasement ou expansion latérale d'une rue principale.

Arcades au sol, hauteurs uniformisées et pavages sont les procédés usuels qui donnent aux places médiévales leur homogénéité. Dans un coin sont érigées la fontaine ou la croix



Ville au bord d'un fleuve de Altdorfer, c.1520

du marché, symbole de la protection divine ainsi que celle de la noblesse. On retrouve sur ces places la maison des guildes, maisons commerciales et beffrois, maisons du marché, et la cathédrale, identifiables et bien en vue.

La valorisation du travail manuel et la sécurité et la protection d'intérêts communs apportés par l'association, expliquent le prestige des guildes au Moyen âge. Celles-ci fixent les conditions de vente et les standards des produits. Elles s'immiscent dans les manifestations culturelles en contribuant aux représentations des mystères. Elles poursuivent des buts éducationnels et mettent sur pied des écoles. Enfin, ces confréries règlent la vie économique urbaine. Les cotisations des membres (principalement les marchands) financent la construction de maisons des guildes qui abritent de nombreuses activités civiles et administratives.

Dans cet univers où l'absolu chrétien se confond avec la quotidienneté, la ville est nécessairement animée de passions religieuses.

Les considérations monétaires matérielles n'en sont pas pour autant exclues; les évêques savent grassement tirer profit des progrès économiques et de l'expansion des villes du XII^e et XIII^e siècles. Dîmes, taxes et autres sources de revenus viennent remplir leurs coffres.

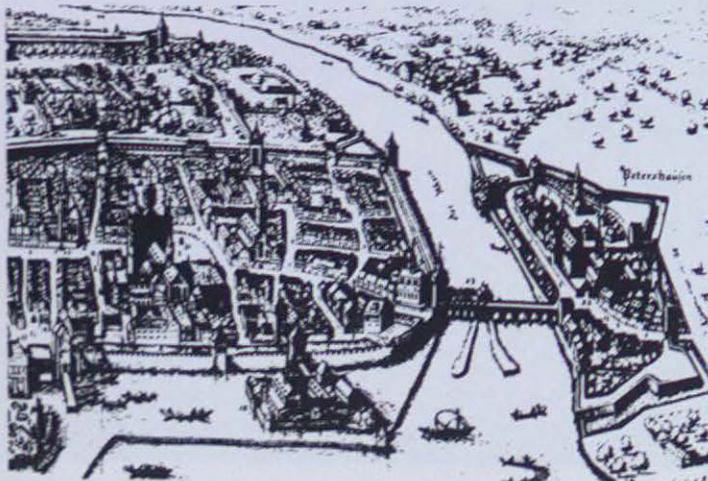
Vient le temps où les citoyens des villes florissantes vont d'un commun accord édifier à la fois le symbole du salut chrétien et celui de leur ville. Les biens nantis se hâtent d'investir et par la même occasion, achètent leur passage au paradis.

Exploits sans précédents, les cathédrales incarnent dans leurs statuaires, porches et roses, les dogmes et légendes de leur époque. Ses masses fortement hiérarchisées, ses tours et pinacles les rendent visibles de toute la ville (ill. 7). C'est au détour d'un dédale de rues qu'une ouverture soudaine découvre l'élan vertical de ces grandioses structures. La promiscuité des bâtiments ne laisse qu'une courte approche. Néanmoins, des places secondaires sont prévues, notamment auprès du parvis.

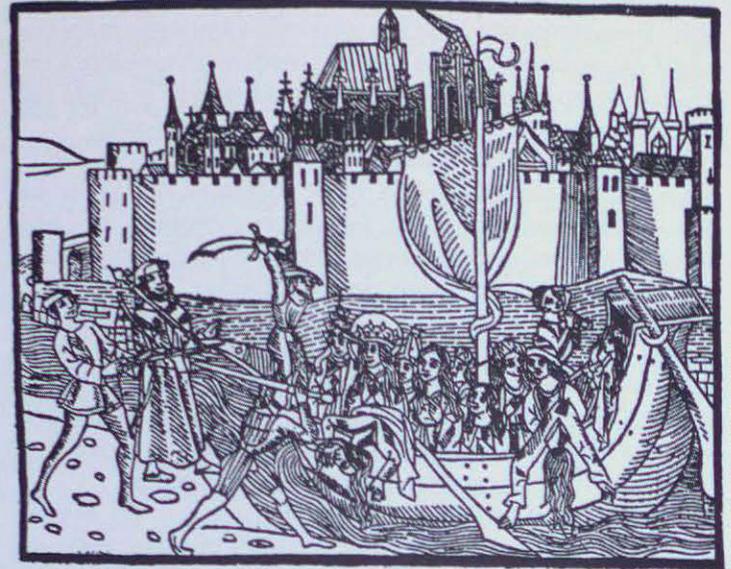
Autres expressions d'enthousiasme religieux et de bonne volonté chrétienne, les hôpitaux, refuges et asiles abondent au Moyen Age. Ils sont inspirés du modèle monastique et génèrent des îlots refermés. Ces institutions sont situées à la périphérie de la ville ou simplement hors des murs, sur un emplacement fréquemment légué par un donateur, là où le sol est peu sujet à la spéculation.

Il y va de même pour les premières universités qui voient le jour aux environs du XII^e siècle, et pour les ordres mendiants, implantés dans les faubourgs démunis.

Le contraste entre la complexité et la grandeur de la cathédrale, la dignité des bâtiments administratifs et l'ensemble des résidences et lieux de travail est démonstratif de l'af-



Ville de Constance, carte de 1633



Arrivée de Ste-Ursule à Cologne (1499), Chronique de la ville de Cologne

fection absolue des valeurs. Fusionnant l'atelier et l'habitation, de modestes constructions consistent en général d'espaces communs non spécialisés. Elles sont disposées en rangée pour plus de protection et parfois contournent les îlots. Les façades, blotties les unes contre les autres, longent les rues. Jusqu'à ce qu'une trop forte densité les élimine, des parcelles de terre arable s'étendent à l'arrière des maisons.

Le zonage suivant les types d'activités n'est pas envisagé, dû à la mixité des fonctions. Par contre, il se crée un regroupement des métiers par rues ou par secteur. On constate également la présence de districts fonctionnels clos où sont disséminés noblesse, clergé et autres dignitaires.

La ville sans l'utopie

Au total, la ville médiévale à son apogée n'est pas dissociable de facteurs donnés tels sa situation géographique ou de facteurs évolutifs, tels son autonomie légale, ses structures sociales, politiques et économiques. Une brillante description de la ville médiévale par F. Choay met en relation ses principales composantes morphologiques:

On en définira notamment le système par le clôture (à l'intérieur du mur qui le circonscrit) et par le jeu de relations différentielles entre deux types d'éléments: mini-éléments cellulaires de base (maisons individuelles) et maxi-éléments, sémantiquement chargés (cathédrales ou églises, palais, places). Les premiers sont opposés à la fois au seconds (dans une relation de transcendance) et entre eux par les traits distinctifs que constituent en particulier la pente et le dessin de leur faitage, les percements de leurs façades: leur diversité s'inscrit et se déroule le long de la rue, dans une relation de proximité qu'on désignera comme syntagmatique.³

Au Moyen Age, le mode de croissance spontané des villes semble dénoter une absence de planification. Mais la ville franche sous-tend l'implication et le goût du défi. Et c'est l'esprit civique et patriotique des bourgeois qui en feront les instigateurs des premiers organes municipaux: les conseils communaux.

Là, on se penche aussi bien sur les questions commerciales, hygiéniques et sociales qu'urbaines. Chaoy (1980) mentionne entre autres, parmi les interventions et décisions du conseil communal de Sienne au XIII^e siècle: la réfection de voies de circulation, la construction d'un aqueduc, la conservation d'espaces verts, des suggestions de localisation de bâtiments administratifs, des propositions pour parer au débordement du bâti au-dessus des rues, et l'attribution

d'hôpitaux, de fontaines, de monuments, en proportion des besoins de chaque quartier.

Laissée à elle-même, dans le sens où ses formes résultent de négociations continuelles, la ville est cependant soumise à des contrôles. En effet, la gestion effectuée par les conseils communaux s'adresse aux problèmes urbains réels d'ordre pratique, au fur et à mesure qu'ils se signalent. Elle repose donc sur approche pragmatique et non sur des concepts plus ou moins abstraits d'aménagement urbain.

C'est donc poussée par les circonstances que la ville médiévale tend à se bâtir. Elle ne se pose jamais comme système indépendant, manipulable, mais plutôt comme référence symbolique à un lieu privilégié déjà déterminé, le paradis. En réponse à l'anarchie et au désespoir, le mysticisme chrétien donne une orientation unique, d'une force exceptionnelle, à la société du Moyen Age. A la fois l'élan de dévotion et le repli méditatif masquent les souffrances d'ici-bas.

La nature, les espaces inhabités inspirent de grandes craintes et la ville s'en imprègne inévitablement. Elle se reforme, dresse ses murs et exprime cet interdit du monde extérieur. Si le contemporain médiéval n'a pas envisagé de solutions utopiques à ses problèmes, c'est que cet univers impitoyable ne lui permet pas de dépasser un milieu qu'il perçoit comme sécuritaire. Les seules audaces permises sont vouées à Dieu. Telles les cathédrales qui établissent avec conviction un lien avec l'au-delà, par une formidable expansion verticale de la matière urbaine.

Caractérisée néanmoins par une échelle d'action limitée, la ville médiévale se démarque catégoriquement des villes définies par les utopies. A la transparence, elle oppose la clôture, à la standardisation, l'individualité, l'unicité, à la ségrégation, une vie collective.

Bien qu'elle dut être, au départ, représentative de l'idéal chrétien, par ses idéaux d'égalité, de coopération, la ville du Moyen Age annonce tout autant l'économie moderne individualiste. Mais sa définition spatiale primordiale assemble solidairement les citoyens. Ils y célèbrent leur survie, en la foi chrétienne, dans sa densité acharnée.

Notre perception moderne de la ville du Moyen Age est colorée par la vision péjorative de la Renaissance et le romantisme du XIX^e siècle. Elle considère la ville d'un point de vue extérieur, la saisissant comme objet.

La perception qu'en avaient ses contemporains diffère largement de la nôtre, comme en témoignent les manuscrits de ce temps. Ceux-ci consistent en une appréciation de la ville, en tant que personnalité historique et entité sociale commune. Avant tout une éloge, ces écrits sont manifestement empreints d'affectivité. Il y est peu fait mention de l'espace, sinon de façon qualitative.

Ils mettent donc en évidence un manque de distinction face au phénomène urbain. A ce sujet, Choay (1972) désigne la ville du Moyen Age comme "système construit pur", de par l'absence d'analyse, de recul favorisant la lecture des formes, et de représentation graphique ou écrite objective.

Cette distanciation est pourtant un prémice de l'approche critique, elle-même essentielle à la formulation d'utopies.

Ce sont précisément une puissante idéologie religieuse et un système absolu de croyance qui empêchent le développement d'une pensée utopique médiévale. La stricte définition que donne K. Mannheim (1929) de l'utopie, soit celle d'une idéologie, d'une mentalité opératoire, alliée à un plan d'action, est appuyé de l'exemple médiévale où l'idéal du paradis ne se concrétisera jamais en utopie.

D'ordre secondaire, la vie terrestre ne peut être un monde meilleur. Les habitants des villes ne désirent pas transformer leur milieu. C'est au terme de leur existence que les élus connaîtront justice, bonheur et perfection. L'image d'un idéal urbain est transposé au-delà des champs d'action concrets (ill. 8):

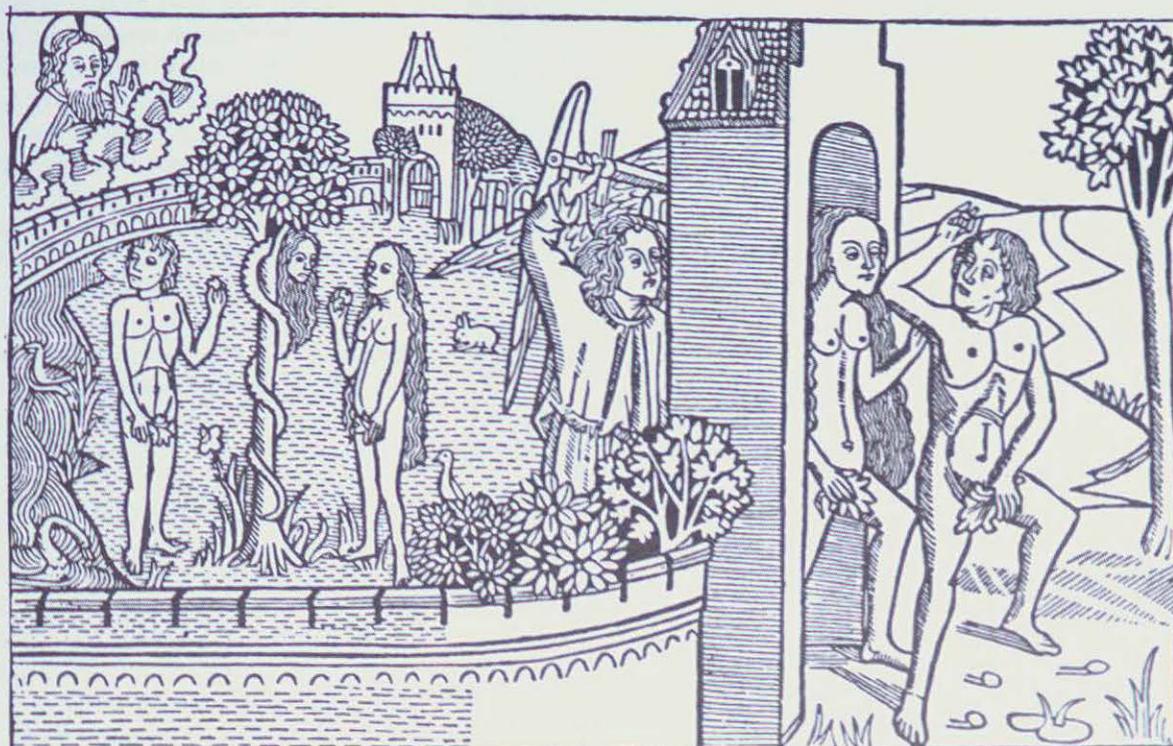
Heaven itself, we must remember, was an urban artifact.⁴

Par conséquent, la ville du Moyen Age est aménagée par le biais d'une gestion adaptative. Elle n'est planifiée ni selon des intentions utopiques, ni par un discours relevant d'un domaine spécialisé.

NOTES:

1. Mumford, L., (1961), *The City in History*, New York: Harcourt, Brace & World, p.247
2. Choay, F. et al., (1972), *Le Sens de la Ville*, Paris: éditions du Seuil, p.17.
3. Ibid., p.15.
4. Mumford, L., (1961), *The City in History*, New York: Harcourt, Brace & World, p.319.

Eva-Marie Neumann a complété ses études d'architecture à l'Université de Montreal.



Le péché et l'expulsion du Paradis